

Les errances de Diana

Nikolaïev Pékin Paris

Diana Nikiforoff a quatre ans lorsque l'insurrection éclate en Ukraine. Elle a dix ans lorsqu'elle part, seule, rejoindre sa mère en Chine. Quinze ans quand elle arrive à Paris. Elle a passé la fin de sa vie à Poitiers. Parcours d'exil.

Par Héroïse Morel

Diana Nikiforoff n'a même pas quatre ans lorsque les habitants de Nikolaïev s'insurgent contre l'occupation allemande. Elle est témoin de scènes atroces. «La porte qui donne sur la rue est entrouverte, grand-père est là qui regarde ; je me faufile entre ses jambes et je vois – juste devant notre porte – une cuisine de campagne, une «roulante», renversée, deux soldats autrichiens à terre, immobiles et couverts de sang, le contenu de leur marmite répandu sur le trottoir : les pommes de terre, les morceaux de viande, la sauce qui se mélange au sang, tant de nourriture perdue... Mes premiers morts. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis.» (p. 25-26). Enregistrements, papiers personnels, souvenirs de ces récits, lettres, Héroïse Menegaldo a recomposé les fragments de la vie de sa mère, Diana, dans son dernier livre. Elle raconte son parcours d'exilée qui fuit l'Ukraine, seule, à dix ans pour aller retrouver cette mère qu'elle ne connaît pas à Pékin. Mais avant le Transsibérien, c'est le récit de l'insurrection. Cette histoire, Héroïse Menegaldo la connaît depuis qu'elle est enfant. «Elle ne nous racontait pas les têtes coupées et le sang, mais elle parlait de son enfance à la manière des contes russes où on voit deux petits enfants qui partent et croisent une méchante sorcière ! Elle mimait et prenait sa voix d'enfant pour raconter ses errances dans la campagne avec son frère, le voyage pour retrouver sa mère. C'est resté figé comme ça, c'était un ancrage.» Diana Nikiforoff voit cette guerre civile avec ses yeux d'enfant, le déroulement des événements dans la ville est complexe. «Il y a des taches blanches

dans l'Histoire et ce qui s'est passé à Nikolaïev est peu connu. Certains historiens commencent à l'étudier.» Héroïse Menegaldo a commencé ce travail en reconstituant la chronologie de la ville. «Je l'avais fait pour Kiev où j'ai énuméré dix-huit changements de pouvoir en deux ans. Il y avait les Rouges, les Blancs, les Verts, les Jaunes... Là, c'était à peu près la même chose. J'ai également fait une importante recherche iconographique. J'étais très frappée quand ma mère disait "nous vivions dans la rue la plus longue de Nikolaïev", je me disais qu'elle était petite quand elle est partie et que lorsqu'on a dix ans, tout paraît grand. En réalité, l'artère la plus longue fait bien sept kilomètres !»

L'EXCÈS DE MÉMOIRE

Diana Nikiforoff était hypermnésique. Elle se rappelait de manière très précise des souvenirs remontant à la petite enfance et qui concernaient sa famille, son environnement proche. Cette emprise de la mémoire est liée aux traumatismes qu'elle a vécus. «Ça l'a un peu empêchée de vivre, elle ne pouvait pas oublier et elle n'a pas fait le deuil de ce qu'elle a vécu dans sa petite enfance.» Le récit de Diana Nikiforoff est parsemé d'éléments concernant la culture immatérielle. «Je connais des chansons, des comptines que certainement plus personne ne connaît. Ma mère me les chantait, c'était sur les enfants des rues, sur la misère, mais également des romances de l'entre-deux-guerres traduites de l'anglais et du français. J'ai aussi connaissance des chants révolutionnaires entonnés lors des grèves à l'usine navale.»

Cette mémoire agit comme la madeleine de Proust et lorsque Diana prend le Transsibérien, ce qui la marque, c'est une odeur, celle des pins. «C'est l'été, l'odeur de la campagne pénètre par les fenêtres ouvertes, parfum délicieux de l'herbe chauffée au soleil, de la forêt, des fleurs, de la framboise. J'ai une excellence mémoire

Héroïse Menegaldo est

professeure honoraire de russe à l'université de Poitiers. Après avoir travaillé, notamment, sur l'œuvre du poète surréaliste Boris

Poplavski et publié un ouvrage sur *Les Russes à Paris*, elle livre le récit d'exil de sa mère Diana Nikiforoff.

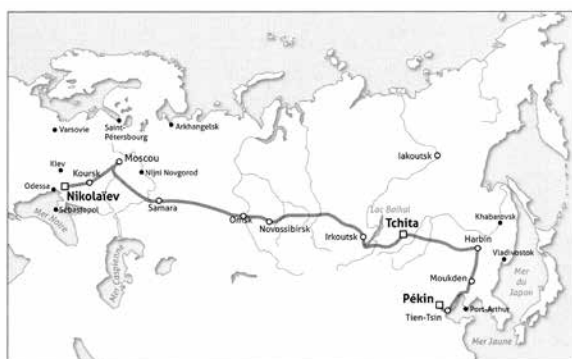


Portrait de Diana
Nikiforoff âgée
d'une vingtaine
d'années,
1932-1933.

pour les odeurs et là, c'était merveilleux, surtout après Moscou. En Ukraine, nous n'avions pas ces immenses forêts de pins où le train roulait des journées entières. Encore aujourd'hui, me retrouver dans une pinède suffit à évoquer instantanément tout ce voyage. Je me souviens bien du Baïkal qui a produit sur moi une impression extraordinaire.» (p. 86).

MOSCOU - TCHITA - PÉKIN

La guerre civile entraînant la famine et la misère, elle voit mourir ses grands-parents maternels, sa tante



Carte du trajet de Diana Nikiforoff de Nikolaïev jusqu'à Pékin.

et son petit frère Sérioja. Recueillie par ses grands-parents paternels, elle renoue avec sa mère Maria qui est en Chine, après son évacuation par Vladivostok. Sa mère lui envoie de l'argent pour qu'elle aille jusqu'à Moscou prendre le Transsibérien jusqu'à Tchita où elle fait une halte avant son arrivée à Pékin. «Elle est partie en 1924 du Sud quand l'émigration était

Diana Nikiforoff à Fontainebleau, le 1^{er} mai 1930.

terminée. Généralement, quand les gens partaient du Sud, ils prenaient la mer jusqu'à Constantinople, comme l'a fait mon père Léonty, ou bien ils allaient vers la Pologne ou le Nord, mais pas vers l'Est. Après 1924, c'était très rare.»

Diana découvre sa mère, remariée à Nicolas de Groot, Néerlandais, directeur du Grand Hôtel de Pékin. «Elle aimait bien raconter la Chine... Mais, en arrivant là-bas, elle n'avait plus de papiers. Elle a obtenu un passeport, par son beau-père, qui la plaçait sous la protection de la reine Wilhelmine. Elle est arrivée en France avec ces papiers et son âge avancé de deux ans !» Cependant, la vie chinoise n'est pas de tout repos, la guerre civile sévit sur place et Diana raconte : «Sur le chemin de l'école, je voyais les Chinois qu'on menait à la mort dans de petites charrettes, vers le lieu de leur supplice. [...] À chaque nouvelle prise de Pékin, les exécutions se multipliaient, parfois en pleine rue : le sabre du bourreau faisait voler la tête d'un homme agenouillé.» (p. 113).

LA VERSIFICATION DES ÉMOTIONS

La jeune Diana apprend l'anglais, le français. Elle écrit des centaines de poèmes et en publie certains sous pseudonyme, dans un journal américain. «Après sa mort, je me suis rendu compte qu'elle avait tout détruit, ses poèmes, sa correspondance... Impossible à retrouver, c'étaient des journaux américains publiés à Pékin à l'époque... Elle a aussi détruit une partie de ses papiers lorsqu'elle était à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale pour qu'on ne découvre pas d'où elle venait. Après, il y a eu des crues de la Seine, les caves ont été inondées et nous avons perdu des documents, des catalogues d'expositions des artistes russes, les programmes de l'Opéra russe de Paris.»



À Pékin, pour rejoindre le port de Marseille, Diana prend un premier navire qui fait naufrage, avant d'embarquer sur le paquebot de *L'Amant* de Duras, le Porthos. Arrivée à la capitale, Diana retrouve son oncle, Pierre Samarsky, le frère de sa mère. «Elle a vécu dans le milieu de la bohème par l'intermédiaire de Henry Miller et de l'amie de sa mère, l'écrivaine Esti. Elle a survécu à tout cela, elle a rencontré mon père et elle a eu trois enfants.» Diana est décédée en 2004, à l'âge de 90 ans, après avoir vécu vingt-sept ans à Poitiers auprès de sa fille, un dernier exil, tranquille.

TRANSMETTRE CETTE VOIX

Ce récit écrit à la première personne peut sembler fictionnel. Pourtant, cette histoire individuelle est inscrite au cœur d'événements historiques et permet de comprendre ce qui s'est joué à l'Est après la révolution de 1917. Elle combine expérience intime et réflexion sur l'Histoire, en refusant tout pathos. Rédigé avec un style alerte et fluide, l'ouvrage fournit à la fois un récit captivant et un éclairage sur l'origine des événements en Ukraine, en lien avec l'actualité, sur la Chine des seigneurs de la guerre et l'atmosphère du Paris de l'entre-deux-guerres.

«Il y a eu beaucoup de souvenirs sur la révolution, en particulier écrits par des femmes, la grande duchesse de Russie, la princesse Paley, etc. J'entraîs là dans quelque chose de convenu. Mais l'intérêt, c'était de rester le plus proche possible de son vécu, de cette voix. Le Sud a beaucoup souffert et pourtant, on fête cette année l'anniversaire de la révolution russe dont on retient surtout les images célèbres des films d'Eisenstein, celles du cuirassé *Potemkine* et du croiseur *Aurore*, des escaliers d'Odessa, mais on ne parle pas de l'Ukraine.» Même si susciter l'émotion n'est pas le but premier de ce récit,

il fait écho aux événements contemporains, l'exil d'hier est aussi celui d'aujourd'hui. «C'est un destin assez exceptionnel, bien qu'elle n'ait pas été la seule émigrée arrivée à Paris. Elle avait une énergie... Cette force, ce sont les Ukrainiennes, les Russes également. Elles en ont tellement vu, pour survivre, elles n'avaient pas le choix. Ma grand-mère fait partie des rares survivantes des camps japonais. C'est une histoire dont on parle peu. Finalement, ma mère, ma grand-mère, mon père, et d'autres sont des exemples de résilience. Ils ont pu reconstruire leur vie malgré les difficultés. En définitive, si on considère le parcours de tous ceux qui traversent des continents ou des océans pour arriver en Europe, on voit qu'il y a en eux cette même force.» ■

Diana Nikiforoff, *De la Russie en révolution à la Cité interdite* de Hélène Menegaldo, Vendémiaire, 204 p., 21 €

Diana Nikiforoff
en rickshaw à Pékin
vers 1925.



À CHAQUE MATIN, SON POUVOIR

«La guerre continuait. On se levait le matin sans savoir qui était le maître de la ville. Notre rue, l'avenue Khersonskaïa, très longue, l'artère principale de la ville, se terminait après le cimetière et les abattoirs. Les vaincus de la veille, les fuyards, tâchaient de dissimuler un peu les traces de leurs atrocités. Ils vidaient alors les caves où avaient eu lieu les tueries, chargeaient les cadavres dans les camions et les jetaient en passant dans les fosses communes des cimetières, surtout celles du nouveau cimetière où, après chaque départ des Rouges, on trouvait enfouis des notables et des intellectuels. Quant aux Blancs, ils pendaient les bolcheviques et les makhnovistes aux poteaux télégraphiques. En hiver, les corps gelés, comme vitrifiés, s'entrechoquaient avec un bruit cristallin. Il y avait aussi les Verts, les Jaunes, et des bandes comme celle de Nikiforava qui a terrorisé la région. Chaque changement de pouvoir commençait par des dénonciations, des repréailles, une chasse à l'homme.» (p. 66)

LE DICTATEUR CORRECT

«Mon arrivée à Pékin, à la fin de l'été 1924, précéda de peu celle de Feng Yuxiang, le «maréchal chrétien», suivi de près par Sun Yat-sen qui mourra l'année suivante. On fit au chef du Kuomintang des funérailles grandioses – en tête du cortège marchait Karakhan. C'était à peu près comme chez nous, en Russie : un matin, il y avait de l'agitation dans l'air, une atmosphère de panique, on entendait des coups de feu, et puis des troupes plus ou moins déguenillées faisaient leur apparition en ville et l'on apprenait le nom du nouveau maître des lieux. Notre vie quotidienne à nous, les Européens, n'était pas directement touchée par ces changements de pouvoir, mais on en voyait les conséquences dès qu'on circulait en ville : les boutiques fermées, les rues décorées d'arceaux de fleurs en papier multicolores, et le peuple réquisitionné pour accueillir le héros du jour. Feng fut un dictateur correct – sauf pour les voleurs et autres trublions de l'ordre public – mais ceux qui lui succédèrent à un rythme rapide étaient des tyrans.» (p. 112-113)

ESCALE TRANSIBÉRIENNE

«Je suis installée sur la banquette en bois du train pour Tchita. Je regarde le paysage défiler par la fenêtre et je rêve à ma prochaine rencontre avec ma mère : il n'y a pas grand-chose d'autre à faire durant ce long voyage. Aux différents arrêts, les passagers quittent les wagons pour s'approvisionner à la gare en kipiatok, cette eau bouillante indispensable pour faire le thé ou que l'on boit, à défaut, avec un peu de sel, pour lui donner du goût. Des paysannes sur le quai proposent toutes sortes de victuailles, du lait, des petits pains, pirojki, mais je n'ai pas de quoi acheter et j'ai une peur panique à l'idée que le train pourrait démarrer sans moi.» (p. 85)